



BRILL

---

Un nouveau périodique oriental: Asia Major

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 22, No. 5 (Dec., 1923), pp. 345-376

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526712>

Accessed: 19/02/2011 07:06

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

# UN NOUVEAU PÉRIODIQUE ORIENTAL: ASIA MAJOR

PAR

**PAUL PELLIOT.**

---

[*Hirth Anniversary Volume. Asia Major*, Journal devoted to the Study of the Languages, Arts and Civilisation of the Far East and Central Asia, Introductory Volume, edited by Bruno SCHINDLER, Ph. D.], Londres, Probsthain & Co, s. d. [1923], in-8, LXXXIII + 705 pages, ill.; £ 3.15.]

M. Fr. HIRTH, né le 16 avril 1845 à Gräfenonna près de Gotha, a atteint en 1920 son 75<sup>e</sup> anniversaire. A cette occasion, le VIII<sup>e</sup> volume de l'*Ostasiatische Zeitschrift* est devenu une véritable *Festschrift Hirth* de 402 pages, et c'est par un *Hirth Anniversary Volume* que débute le nouveau périodique *Asia Major*. Le *T'oung Pao* s'associe de bon cœur aux hommages ainsi rendus à M. Hirth; nous n'oublions pas que le premier article de notre premier volume, il y a plus de trente ans, était signé de son nom, et qu'il est resté un de nos collaborateurs les plus actifs pendant longtemps.

L'Introduction comprend une autobiographie de M. Hirth (pp. IX—XXXVII) <sup>1)</sup>, une bibliographie de ses travaux (pp. XXXIX—LVII; plus complète que celle de l'*Ostas. Zeitschr.*, 1—6), enfin (pp. LVIII—LXXV) un exposé par l'éditeur, M. Bruno SCHINDLER,

---

1) P. XIII: le règne de K'ang-hi commence en 1662, non en 1663.

du programme très vaste qu'il se trace par l'étude de l'Asie Centrale et Orientale sous tous ses aspects et pour lequel il fait appel à toutes les collaborations qualifiées <sup>1</sup>).

Le volume se compose des articles suivants :

1<sup>o</sup> (pp. 1—22) C. BROCKELMANN, *Allturkestanische Volkspoesie I.* — On sait toute l'importance, pour la philologie turque, du *Qutadγu bilig* écrit en 1069/70 en dialecte de Kachgar par Yūsuf Khāṣṣ Hājib de Belāsāgūn, et qui a été étudié successivement par Vambéry et Radlov. En 1915—1917, Mu'allim Rif'at a édité à Constantinople en 3 volumes, d'après un unique manuscrit heureusement fort bon, une œuvre non moins importante et jusqu'ici inconnue, le *Dīwān luγāt at-Turk* de Maḥmūd ibn al-Ḥusain ibn Muḥammad al-Kāšγarī. Le grand intérêt de ce *Dictionnaire de la langue turque* vient de ce qu'il a été écrit lui aussi à Kachgar, et en 1073; autrement dit il est contemporain du *Qutadγu bilig*. A la lumière des renseignements de Kāšγarī, une nouvelle édition du *Qutadγu bilig* devient d'une nécessité plus pressante, surtout si on peut collationner avec les manuscrits de Vienne et du Caire le manuscrit du *Qutadγu bilig* retrouvé il y a quelques années au Ferghāna. Kāšγarī d'autre part, loin de donner les seules formes du dialecte turc alors en usage à Kachgar, relève un grand nombre de mots et de formes particuliers aux autres dialectes tures. C'est dire que le *Dīwān luγāt at-Turk* peut être étudié à des points de vue très divers; M. Köpülüzāde Meḥmed Fu'ād <sup>2</sup>), M. Brockelman <sup>3</sup>), M. Deny <sup>4</sup>)

1) P. LXVIII: C'est Bushell et non Rockhill qui a traduit (*J.R.A.S.*, 1880) les chapitres des *Histoires des T'ang* concernant le Tibet. P. LXX: Il y a un dictionnaire laotien considérable de près de 1000 pages in-4, dû au P. Théodore Guignard et publié en 1912.

2) M. Köpülüzāde, professeur de littérature turque à Constantinople, est aujourd'hui le meilleur connaisseur de sa littérature nationale. Ses travaux sur Kāšγarī ont paru dans les *Millî Tetebbü'ler*, que je n'ai pas vus.

3) Maḥmūd al Kāšgharīs *Darstellung des türkischen Verbalbaus*, dans *Keleti Szemle*, XVIII [1918/19], 29—49; *Allturkestanische Volksweisheit*, dans *Ostas. Zeitschr.*, VIII,

ont déjà publié en partie ou vont publier les résultats de leurs recherches. Dans le présent article, M. Brockelmann étudie un certain nombre des vers et strophes turcs cités à titre d'exemples au cours du dictionnaire de *Kāšgarī*. Ces fragments poétiques, tout connue les dictons et proverbes étudiés d'après la même source par M. Brockelmann dans l'*Ostasiat. Zeitschrift*, ont une importance capitale pour l'étude de la pensée et de la langue turques. Au point de vue historique, plusieurs de ces fragments donnent des noms d'hommes, de tribus, de lieux, dont une partie seulement se laisse identifier jusqu'ici. — P. 10: Comme nom moderne, il est plus juste de parler du fleuve Ili que du fleuve Ila. Le nom ancien n'a pas dû être d'ailleurs Ila, mais Ilä (ou Ile). C'est à Ile (ou Ilä) que ramène la transcription chinoise des T'ang 伊麗 Yi-li (\*I-liei), et c'est d'Ile qu'a dû sortir la forme moderne Ili. — P. 12: Čomul me paraît être le même nom qui est transcrit 處密 Tch'ou-mi (\*T'š'ï<sup>w</sup>o-miëð) dans les textes chinois de l'épopée des T'ang (cf. par ex. l'index de Chavannes, *Docum. sur les Tou-kiue occidentaux*); mais peut-être le faut-il lire Čömül (\*Čömil).

2<sup>o</sup> (pp. 23—66) A. CONRADY, *Neue Austrisch-indochinesische Parallelen*. — Dans son ouvrage *Die Mon-Khmer Völker* (1906), p. 54—55, le Père P. W. Schmidt, étudiant les caractéristiques qui établissaient, selon lui, la parenté des langues austriques, c'est-à-dire austroasiatiques (muṇḍā-mon-khmer) et austronésiennes (indonésiennes, mélanésiennes, polynésiennes), s'exprimait ainsi: „Ce qui nous frappe d'abord [*dans ces langues*], c'est la constance avec laquelle les finales en *p* se présentent dans des mots qui expriment l'idée d'„êtreindre, saisir, pincer, tenailler”, puis de

---

50—73 (important; quelques renvois fautifs; cf. aussi l'article donné par M. Hommel au présent volume, qui est analysé plus loin).

4) La communication faite à la Société Asiatique par M. Deny le 13 janvier 1922 (cf. *J. A.*, 1922, I, 124) est malheureusement encore inédite.

„mordre, manger, mâcher”, et aussi en général de „goûter”, puis de „boire”, puis de „couvrir”, et encore l'idée générale d'„ensemble”, „se rencontrer, se contracter, s'atrophier”; de la même façon les finales en *m* se rencontrent dans des mots qui expriment l'idée de collection, de foule, de groupe; ces finales *p* et *m* s'échangeant souvent l'une avec l'autre”. Et il ajoutait (p. 58): „Je crois devoir rattacher la finale *p* à l'infixe *p* des langues muṇḍā, qui forme des pronoms réciproques ainsi que des substantifs collectifs, et ne peut ainsi avoir d'autre signification que celle de „l'un avec l'autre, ensemble”. En revanche j'expliquerais volontiers la finale *m* en rappelant le préfixe et infixe *m*, qui forme dans le nikobarais même des pluriels distributifs”<sup>1</sup>).

M. C. fut très surpris de retrouver dans les langues „indochinoises” (c'est-à-dire pour nous sino-tibétaines) les mêmes phénomènes que le P. Schmidt déclarait si caractéristiques des langues austroasiatiques et austronésiennes. Aussi consacra-t-il tout un article dans les „Mélanges Kuhn” à dresser des listes parallèles de ces finales labiales dans les trois groupes linguistiques; il concluait, sous réserve, par l'hypothèse d'une „véritable parenté primitive” entre les trois groupes<sup>2</sup>).

M. C. était néanmoins incertain de l'accueil qui serait fait à ses rapprochements; mais il paraît que le P. Schmidt lui-même, dans un article de l'*Anthropos* que je n'ai pas vu (XII/XIII, 1917—1918, pp. 702—706), a donné à la thèse de M. C., sur tous les points essentiels, „volle und überzeugte Zustimmung”. Et c'est ce qui a décidé M. C. à publier son article du présent volume, où il identifie les formes chinoises comportant des semi-voyelles palatale

1) On sait que le travail du P. Schmidt a été traduit en français par M<sup>me</sup> Marouzeau, et publié, avec quelques additions de l'auteur, dans les vol. VII et VIII du *B.E.F.E.-O.*; j'adopte ici cette traduction, et cite d'après *B.E.F.E.-O.*, VII, 243, 244.

2) *Eine merkwürdige Beziehung zwischen den austrischen und den indochinesischen Sprachen*, dans *Aufsätze... Ernst Kuhn... gewidmet...*, Munich, 1916, in-8, pp. 475—504.

ou labiale aux „Stammabstufungen” étudiées en malais par M. K. Wulff <sup>1)</sup>. Pour prendre un exemple, 續 \**d'ân*, nom d'une ceinture, est l'état simple d'une racine qui apparaît avec „Stammabstufung” dans 搏 \**d'uân*, „rond”. Le malais a, selon M. C., la même racine sous la forme *dar* dans *indar*, „mouvement rotatif”, *idar*, „tourner”, *bundar*, „rond”, et avec „Stammabstufung” dans *dawar*, „dévider”.

On ne peut avoir que de l'estime pour les travaux de M. Conrady <sup>2)</sup> et du P. Schmidt, et nul ne souhaite plus que moi de voir progresser l'étude comparative des langues de l'Asie Orientale. Mais je dois bien dire que les deux articles de M. C., malgré leur information très étendue et de bon aloi, ne m'ont pas convaincu. Moi aussi j'ai connu parfois la tentation de ce genre de rapprochements, et finalement j'ai toujours reculé devant un jeu de combinaisons qui permettait, sans qu'on y pût garde, de retrouver à peu près n'importe où à peu près n'importe quoi. L'exemple même que j'ai cité le montre. M. C. explique (p. 26) qu'il se croit autorisé par les flottements de *-n* chinois à y voir l'équivalent de *-l* ou *-r* des langues austriques; c'est à ce titre que \**d'ân*, \**d'uân* chinois peut équivaloir à *dar* malais. Soit, mais alors cette même racine chinoise ne devrait pas être mise en face de formes austriques à autres finales que des liquides. Or dans le premier article sur les finales en *-m* et *-p*, le même mot \**d'uân*, „rond”, est cité (p. 496) par M. C., et rapproché de Sant. *potom*, *latum*, Khm. *phtũ* et *tũ*, B. *lom* et *lum*. Mais, direz-vous, \**d'uân* ne se termine ni par *-p*, ni par *-m*; M. C. vous répond qu'ici *-n* est sans doute le produit d'une dissimilation de *-m*, résultant de ce que le chinois ne peut avoir (ceci est exact) de *-m* après *u*. Mais alors, si \**d'uân* est pour

1) *Z.D.M.G.*, LXII [1908], 677—697.

2) Son *Eine indochinesische Causativ-Denominativbildung* a été, lorsqu'il l'a écrite, une œuvre de précurseur.

\**d'uâm*, il est clair que l'-*n*, n'étant plus primitive, ne rentre plus dans les cas où M. C. se croit autorisé à reconnaître en elle l'équivalent de *-l* ou *-r* des langues austriques. Et d'autre part je ne vois pas qu'il puisse y avoir rien de commun entre malais *dar* ou *dawar* et les formes austriques *poŋom* etc.

J'ai cité cet exemple pour montrer à quel point, par le jeu des équivalences, la rigueur apparente des rapprochements peut être illusoire. Mais en outre j'ai quelque doute sur ce qu'on peut immédiatement tirer des sens indiqués par le P. Schmidt pour les finales *-p* et *-m* dans les langues austriques. A mon sens, le phénomène est réel, et M. C. n'a pas tort de le retrouver en chinois, mais il se constate aussi ailleurs. J'ai été depuis longtemps frappé de voir que ces mêmes sens de „réunir”, „presser”, „tenir dans une pince”, „fermer”, „couvrir”, se retrouvaient, toute comme en chinois, pour les racines *qap-* (aussi *qapa-*, *qawa-*; et *qam-* dans des dérivés) et *yap-* du ture, et pour les formes mongoles correspondantes. L'emprunt est hors de cause. Parenté originelle? Nous n'en sommes pas là. Mais peut-être quelque raison existe-t-elle, d'ordre physique et psychologique, que nous entrevoyons à peine pour l'instant. La tâche urgente est de pousser les études de détail dans chacun des groupes de langues intéressés. Quant à leurs relations ou à leur parenté éventuelle, je crois que nous devons nous résoudre pour longtemps encore à en ignorer presque tout.

3° (pp. 67—86) ED. ERKES, *The Ta-chao, text, translation and notes*. — M. Ed. Erkes avait publié en 1914 une traduction très étudiée d'un des poèmes de la collection des *Élégies de Tch'ou*, le 招魂 *Tchao houen* ou *Rappel de l'âme*, attribué à 宋玉 *Song Yu* (début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)<sup>1</sup>). Le 大招 *Ta tchao* ou

1) *Das „Zurückrufen der Seele“ (Chao-hun) des Sung Yü, Text, Übersetzung und Erläuterungen, Inaugural-Dissertation . . . vorgelegt von Eduard Erkes, Leipzig, W. Drugulin, 1914, in-8, 42 pages + 1 f. n. c.*

*Grand appel*, d'auteur incertain, est un autre poème de même sujet, appartenant à la même collection; M. E. a été tout naturellement amené à le traduire aussi. Les lecteurs du *T'oung Pao* savent qu'une première traduction anglaise du *Grand appel* a été publiée en 1919 par M. A. Waley dans ses *More Translations from the Chinese*; que cette traduction a amené une critique et une nouvelle traduction de M. H. Giles dans la *New China Review* d'août 1920; enfin que M. Waley a répondu à M. Giles dans la même revue en décembre 1920 (cf. *T'oung Pao*, 1920/1921, p. 174, 180; 1922, pp. 84—85). Les circonstances ont empêché M. E. de connaître ces traductions quand il a exécuté la sienne. Au point de vue linguistique et historique, le commentaire est très fourni. D'autre part, les vers du *Tchao houen* se terminent tous (sauf dans le couplet final, *louan*) par une particule 些 *so*. Tous les vers du *Ta tchao* se terminent par la particule 只 *tche*. Il est évident selon moi que les deux cas sont absolument parallèles et comparables. Dans le *so* du *Tchao houen*, M. E. avait proposé en 1914 (p. 15) de retrouver un emprunt à l'Inde, et en rapprochait 娑婆 *so-p'o* (qui est en fait *svāhā*). Rien de tel n'est suggéré ici pour 只 *tche*. Je crois la réserve actuelle de M. E. tout à fait justifiée, et j'espère que l'explication hindoue de 些 *so* est une hardiesse de débutant à laquelle il a renoncé. Il me semble d'ailleurs que l'école de M. Conrady, à laquelle se rattache M. E., tend plus que je n'y inclinerais à parler de la „Chine du Sud” à propos du pays de Tch'ou et de Lao-tseu. Le pays de Tch'ou était relativement méridional dans la Chine ancienne puisqu'il occupait le bassin moyen du Fleuve Bleu, au lieu que le centre de la confédération chinoise était dans le bassin du Fleuve Jaune; mais ce n'était tout de même pas le Kouang-tong ni le Yunnan, et l'Inde était encore bien loin. En outre la légende

de Lao-tseu le fait naître très au Nord du Fleuve Bleu, presque aux confins du Tche-li et du Chan-tong<sup>1)</sup>.

4<sup>o</sup> (pp. 87—100) John C. FERGUSON, *Chinese Landscapists*. — Essai assez discursif et qui ne se résume guère. M. F. retrace l'évolution de la peinture de paysage en Chine, à dater des premiers indices de représentation graphique de „paysage” que fournit l'inscription de Li Hi, vers 171 de notre ère<sup>2)</sup>. Après M. Laufer et en même temps que M. O. Fischer, M. F. admet que la peinture de paysage est née en Chine des cartes topographiques (p. 96). M. F. a vu des monuments importants en Chine; il est en outre, je crois bien, le seul Européen qui ait à sa disposition un exem-

1) Il y a beaucoup de fautes d'impression dans les caractères chinois; la difficulté des conditions actuelles d'impression en est évidemment la cause. — P. 69: Dans 窮理經世, je ne puis voir „to investigate the right principles, the classics and the world”; *king-che* est „fournir des modèles au monde”, avec *king* en sens verbal (cf. 春秋經世先王之志 au 2<sup>e</sup> ch. de *Tchouang tseu* [= Legge, *Texts of Taoism*, I, 189], et le titre de la grande encyclopédie 經世大典 *King che ta tien* publiée sous la dynastie mongole. C'est à peu près l'équivalent du 論道經邦 du *Chou king*, V, xx, 5. — P. 75, n. 35: Il semble bien que le „not thinking them good” de M. E. cache un contresens; 非以爲美也 veut dire „ce n'est pas qu'ils le trouvaient bon [à manger]”. — P. 78: M. E. a raison de ne pas chercher dans 解卑 *sien-pi* l'image de la gazelle mise en avant par M. Giles et à laquelle M. Waley s'est rallié; mais il serait non moins faux de voir ici le nom des tribus Sien-pi en tant que tel; il s'agit bien d'une boucle de ceinture. Par ailleurs, le texte de M. E. donne à penser qu'il relie étymologiquement le chinois 東胡 Tong-hou et l'ethnique Tungus; il ne serait pas le premier à le croire, mais c'est là une opinion insoutenable, et je le montrerai en détail à l'occasion. — P. 85: 誠近夏禹所稱舉賢人之意也 ne signifie pas „sincerely approaching what Hia Yü praised in the thoughts of all worthy men”; l'expression 稱意 signifie „être en accord avec l'idée (ou la pensée) de...” et il s'agit d'une conduite „conforme à l'idée de promouvoir les sages”. — P. 86, n. 107: Il faut mettre le point avant 已 *yi*, non après, et le sens est: „Quand les [gens de classe 士] *che* sont sur le point de tirer de l'arc, et qu'ils ont déjà saisi l'arc et les flèches...”

2) Cette gravure se trouve au Kan-sou, dans la préfecture de 成 Tch'eng (donc „Ch'eng” et non „Ch'en” pour M. F.). La date de 171 n'est qu'approximative, car elle se rapporte à une autre inscription (cf. Chavannes, *Miss. Archéol.*, I, 235—241, et ma remarque de *J. A.*, 1914, I, 211).

plaire de ce qu'il appelle le „*Shih Ku T'ang*” (pp. 98 et 99), autrement dit le grand catalogue critique d'autographes et de peintures intitulé 式古堂書畫彙攷 *Che kou t'ang chou houa houei k'ao*, en 60 ch.; c'est là l'œuvre de 卞永譽 Pien Yong-yu, et l'œuvre a dû être achevée vers 1700; il n'en existe qu'une édition, fort rare aujourd'hui<sup>1</sup>). — P. 88: Kou K'ai-tche n'a pas laissé de description d'une de ses peintures qui porterait sur „Les collines de Kouei-ki”; cf. A. Waley, *Chinese Painting*, pp. 63, 139. — P. 89: M. Waley, *ibid.*, p. 142, a déjà fait remarquer que Wang Wei, contrairement à ce qu'avait dit M. Giles et ce que répète ici M. F., a mené la vie de cour pendant de longues années. — P. 92: M. F. dit que le surnom de 趙伯駒 Tchao Po-kiu, 千里 Ts'ien-li, qui signifie „1000 *li*”, lui a été donné parce qu'en regardant ses paysages on avait l'illusion de cette distance immense. Je n'en crois rien. Le *tseu* (appellation) est en général mis en rapport avec le *ming* (nom personnel). Le *ming* de Tchao Po-kiu se termine par *kiu*, „poulain”; or les chevaux ou poulains qui font mille *li* par jour sont un des lieux communs de l'ancienne littérature chinoise. — P. 98: M. F. appelle le frère cadet de Tchao Po-kiu „Chao Pai-hsiao”; Petrucci (*Encycl. de la peinture chinoise*, p. 494) avait adopté „Tchao Po-siao”; M. Waley (*Chinese Painting*, pp. 140, 205) écrit „Chao Po-hsü”; l'orthographe chinoise est 趙伯驩. Mais le dernier caractère est lu par les dictionnaires indigènes soit *sou*, soit d'une manière qui devrait donner *chou*, mais qui, pour l'homophone indiqué, a abouti en prononciation moderne à *so*. A mon avis, il n'y a qu'à lire Tchao Po-sou. *Sou* est la seule prononciation indiquée par le dictionnaire de Giles, c'est la seule que note le *Ts'eu yuan*, et je crois avoir toujours entendu à Pékin prononcer 馬驩 Ma Sou le nom de l'auteur bien connu du 釋史 *Yi che*. — P. 99: „*Winter Magpies* = Han Ya T'u”;

1) Cf. la longue notice relative à cet ouvrage dans le *Sseu k'ou*..., ch. 113, ff. 28—29.

à la p. 92, M. F. a rendu le même 寒鴉 *han-ya* par „winter crows”. Il doit bien s’agir d’un corbeau et non d’une pie, encore que *han-ya* puisse, suivant les régions, désigner des oiseaux différents.

5° (pp. 101—144) A. FORKE, *Yen Ying, Staatsmann und Philosoph, und das Yen-tse Tsch’un-tch’iu.* — Tous les sinologues connaissent les études de M. F. sur les philosophes chinois, d’abord son essai sur les sophistes chinois, puis sa traduction du *Louen heng* de Wang Teh’ong. Tout récemment enfin (1922), il a fait paraître en son gros volume de XIV + 638 pages une traduction annotée des principaux chapitres de *Mo tseu*. La présente étude sur 晏嬰 *Yen Ying* et le 晏子春秋 *Yen tseu tch’ouen ts’ieou* se rattache par quelques côtés à cette dernière publication. Il y a en effet certaines idées assez voisines et même des passages étroitement apparentés entre *Mo tseu* et le *Yen tseu tch’ouen ts’ieou*. Ce n’est pas à dire qu’on puisse faire de Yen Ying un disciple de Mo-tseu, comme Wylie s’y est laissé aller dans ses *Notes on Chinese literature*<sup>1</sup>, p. 28, puisque Yen Ying est mort en 500 av. J.-C., alors que Mo-tseu n’était sans doute même pas né<sup>1</sup>).

Mais ce qui vaut pour Yen Ying ne vaut pas nécessairement pour le *Yen tseu tch’ouen ts’ieou*. Si celui-ci était une œuvre apocryphe, encore qu’assez ancienne, il pourrait avoir été écrit par un disciple de Mo-tseu. M. F., tout en admettant des interpolations et certains anachronismes, estime au contraire (p. 106) que le *Yen tseu tch’ouen ts’ieou* représente bien des propos de Yen Ying recueillis peu après sa mort, et qu’il existait déjà au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Dans son récent ouvrage *The development of the logical method in ancient China*, M. Hou Che a écarté entièrement

1) M. F. l’a fait remarquer p. 143, et a aussi signalé que la date de 493 av. J.-C. indiquée pour la mort de Yen Ying par Mayers, et à sa suite par le *Biogr. Dict.* de Giles, est fautive.

le *Yen tseu tch'ouen ts'ieou*, ainsi qu'il a fait le *Kouan tseu*, comme des ouvrages d'„authenticité douteuse”. C'est à mon sens aller trop loin. J'estime qu'il y a des parties vraiment antérieures aux Ts'in dans le *Yen tseu tch'ouen ts'ieou*, mais je suis étonné que M. F., en parlant des anachronismes du texte (p. 106), ne dise rien à ce sujet des passages où Mo-tseu est nommé. Je n'y insiste pas ici, non plus que sur l'ensemble des idées de Yen Ying telles que les dégage avec clarté M. F., car j'ai l'intention de reprendre la question dans une étude spéciale consacrée à Mo-tseu.

P. 102: Les 七略 *Ts'i lio* dont il est question dans les commentaires du *Che ki* n'ont rien à voir avec une division du *Yen tseu tch'ouen ts'ieou* en 7 ch.; *Ts'i lio* est le nom de la bibliographie en sept sections qui fut établie au début de notre ère par Lieou Hin, et dont on n'a plus que des fragments; cf. d'ailleurs Legge, *Chin. Cl.*, 2, I, Proleg., pp. 3—5. — P. 103: lire 吳勉學 *Wou Mien-hio*. — P. 107: L'édition du *King hiun t'ang ts'ong chou* est antérieure à celle de Kou Kouang-k'i. — P. 141: Le *Yen tseu tch'ouen ts'ieou* s'exprime parfois assez vivement au sujet de Confucius, au lieu que Confucius a rendu un témoignage favorable à Yen Ying selon le *Louen yu*, V, 16. Mais la phrase du *Kia yu* que reproduit M. F. ne peut être acceptée qu'avec bien des réserves; on sait que le *Kia yu* actuel est un faux du III<sup>e</sup> siècle de notre ère.

6<sup>o</sup> (pp. 145—164) Hans HAAS, *Lun-yü II*, 16. — Le *Louen yu*, II, 16, est la phrase connue 子曰。攻乎異端。斯害也已。 M. H., voulant répandre parmi les personnes curieuses d'histoire des religions les résultats acquis par les sinologues, s'est trouvé fort embarrassé pour reproduire la phrase ci-dessus en une traduction autorisée. La question est de quelque importance, puisque cette phrase, selon certains interprètes, exprimerait avec énergie l'attitude de Confucius vis à vis des doctrines hétérodoxes. M. H.

a été surtout frappé de voir que De Groot qui, en 1912, dans son ouvrage *Religion in China* (p. 43), interprétait cette phrase en disant simplement „Confucius himself declared cultivation of heresy to be injurious”, la traduisait sans mot dire en 1918, dans son *Universismus* (p. 30), d'une manière toute différente: „Greift die Irrlehre an, denn sie ist das Schädliche und Gefährliche”. Confucius, au lieu de recommander de se tenir à l'écart des doctrines hétérodoxes, prescrirait de les attaquer<sup>1</sup>). M. H. compare les quelque vingt traductions qui ont été données de cette phrase depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, et conclut que deux seulement sont admissibles: „S'appliquer aux doctrines hétérodoxes est préjudiciable”, ou „Attaquer les doctrines hétérodoxes est préjudiciable”. Dans l'une comme dans l'autre on aboutit à un précepte d'abstention, non d'agression. J'en suis d'accord avec M. H., et estime même que la première de ces deux traductions, avec 攻 *kong* au sens de „s'appliquer à”, „s'attacher à”, a toutes chances d'être la bonne. — P. 161: M. H., à la suite De Groot, fait grand cas du chapitre *Ta-yu-mo* du *Chou king*; mais c'est un des chapitres apocryphes (cf. *J. A.*, 1920, II, 160).

7<sup>o</sup> (pp. 165—181) G. HALOUN, *Beiträge zur Siedlungsgeschichte chinesischer Clans*. — On sait que les patriciens de la Chine archaïque avaient un nom de clan, 姓 *sing*; ces noms de clan, dont la valeur était déjà méconnue au temps de Sseu-ma Ts'ien, étaient fort peu nombreux. M. H. étudie ici la dispersion à travers la Chine ancienne du clan 風 *Fong*, qui était celui auquel aurait appartenu l'empe-

1) J'ai cité d'autres cas (*J. A.*, 1920, II, 162—163) où De Groot, sans même avertir d'un mot, a donné comme allant de soi des traductions différant du tout au tout de celles qu'on avait toujours adoptées. [Pendant que les présentes notes étaient sous presse, j'ai reçu l'intéressant ouvrage de M. Haas, *Das Sprachgut Kung-tzès und Lao-tzès*; M. Haas y signale à maintes reprises les traductions aberrantes adoptées par De Groot dans son *Universismus*.]

reur mythique Fou-hi. Il y a là une tentative neuve et qu'on souhaite de voir poursuivre, encore que la pauvreté des renseignements authentiques sur l'époque vraiment ancienne risque de rendre l'enquête assez décevante. — P. 168: Il faut sans doute couper à la note 2 „*Ming tao king* de K'ong Yen" <sup>1)</sup>. — P. 169: 元女經 *Yuan niu king* doit être un tabou des Ts'ing pour 玄女經 *Hiuan niu king*.

8° (pp. 182—193) Fr. HOMMEL, *Zu den alttürkischen Sprichwörtern*. — En parlant au début du présent volume de l'article de M. Brockelmann sur les vers turcs conservés par Kāšγarī, j'ai rappelé que M. Brockelmann avait en outre étudié dans le VIII<sup>e</sup> vol. de l'*Ostasiat. Zeitschr.* les proverbes turcs cités dans son ouvrage par le même Kāšγarī. M. H. avait préparé de son côté le même travail pour mettre ce document intéressant à la disposition des non-turcologues; il ajoute que „vu l'étroite et désormais indubitable parenté lexicographique et aussi grammaticale entre le turc et le sumérien", il pensait là surtout aux jeunes assyriologues. Devancé par M. Brockelmann, M. H. se borne ici à signaler deux dictons ou proverbes dans l'inscription de Toñuquq, à proposer de reconnaître des fragments d'une collection de proverbes dans les fragments runiques Stein ch. 0014 étudiés par M. Thomsen dans *J.R.A.S.*, 1912, 215—217, enfin à compléter en quelques points l'article de M. Brockelmann sur les proverbes conservés par Kāšγarī.

Il serait assurément important de posséder les fragments d'une collection de proverbes turcs, déjà constituée comme telle, et très

1) Pour le titre de 明道經 *Ming tao king*, cf. le 明道篇 *Ming tao p'ien* de Wieger, *Canon taoïste*, n° 270. Quant à 孔衍 K'ong Yen, on connaît un K'ong Yen des Han, petit-fils de K'ong Ngan-kouo, dont le nom est mêlé à l'histoire du pseudo-Kia yu, et un K'ong Yen des Tsin (cf. le *Ts'iuan chang kou san tai* etc. de Yen K'o-kiun, sections 全漢文 *Ts'iuan han wen*, XIII, 10, et 全晉文 *Ts'iuan tsin wen*, CXXIV, 1).

sensiblement antérieure à Kāśyapī. Mais la démonstration de M. H. ne me paraît pas encore décisive. L'exemple qui serait le plus clair (fragment *c d*) n'est qu'une restitution pour tous les mots caractéristiques, et cette restitution ne cadre même pas avec ce que le texte doit porter. M. Thomsen, qui dit que l'écriture des fragments est „exceedingly beautiful and distinct”, transcrit en effet  $n^1l^1n$  le mot que M. H., sans faire aucune remarque et comme si la transcription de M. Thomsen avait été seulement  $l^1n$  et non  $n^1l^1n$ , restitue en [*ars*]*lan*<sup>1</sup>).

L'article de M. Brockelmann sur les proverbes contenait en outre un très curieux rapprochement entre un texte arabe d'environ 800 A.D. relatif aux dix vertus que devait avoir selon les Turcs un chef militaire et la liste presque identique que contient le *Qutaḍyū bilig* (86, 23—27, pp. 205—206 de la traduction de Radlov). Dix animaux sont indiqués comme les parangons de ces dix vertus. M. H. estime qu'il y a là „naturellement” une allusion aux dix bannières des dix tribus ou dix „flèches” des Turcs occidentaux, et qu'un des animaux figurait sur chacune de leurs dix bannières. Hypothèse à retenir, mais qui gagnerait, à mon sens, si on l'entourait actuellement de quelques réserves<sup>2</sup>).

9<sup>o</sup> (pp. 194—205) L. C. HOPKINS, *The royal genealogies of the Honan relics and the record of the Shang dynasty*. — Je suis fort embarrassé pour parler de cet article, fort ingénieux et dont certaines parties sont assurément solides. Mai j'ai déjà dit (*T'oung Pao*, 1923, p. 7) que je ne croyais pas à l'authenticité de certains des

---

1) M. Brockelmann, à qui M. H. avait communiqué par lettre sa trouvaille, l'a considérée comme acquise dans *Ostas. Zeitschr.*, VIII, 51 et 67. La trouvaille serait d'ailleurs jolie si elle se confirmait, mais de toute façon l'attention eût dû être appelée par M. H. sur sa correction du texte de M. Thomsen.

2) Faudrait-il alors en rapprocher les „étendards” scythiques en bronze faits d'un animal ou d'un oiseau, et sur lesquels cf. E. H. Minns, *Scythians and Greeks*, 77—78?

documents sur lesquels l'auteur s'appuie. Il n'en reste pas moins que la dynastie des Yin, au II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, apparaît désormais sous un jour historique et non plus seulement légendaire, et qu'en Europe du moins ce résultat est dû surtout à M. H. Je note en passant que M. H., tout comme M. Lo Tchen-yu et M. Conrady, croit à l'authenticité du *Tcheou li*, au lieu que l'école de M. Hou Che n'y veut voir qu'un plan utopique de la fin des premiers Han<sup>1</sup>). Pour ce qui est des *Annales sur bambou* (p. 202), l'authenticité de leur découverte n'est pas douteuse, et elles ont une importance historique considérable. Toutefois elles n'ont pas seulement eu à subir le travail d'édition des premiers déchiffreurs de la fin du III<sup>e</sup> siècle, qui déjà, comme l'indique M. H., y a sûrement fait entrer un certain contingent de leçons arbitraires ou fausses. Je suis de ceux qui pensent que le texte actuel, celui utilisé par Legge et auquel renvoie M. H., est un *rifacimento* des Ming, et qu'on ne doit invoquer les *Annales sur bambous* que pour les passages, d'ailleurs très nombreux, qui en sont cités dans des œuvres antérieures aux Ming.

10<sup>o</sup> (pp. 206—221) B. KARLGREN, *Contributions à l'analyse des caractères chinois*. — Les caractères chinois peuvent être: 1<sup>o</sup> purement pictographiques ou idéographiques; 2<sup>o</sup> composés d'un élément idéographique et d'un élément phonétique; 3<sup>o</sup> composés d'un élément idéographique, et d'un autre élément qui est à la fois idéographique et phonétique. Très souvent, les lexicographes chinois se sont mépris en ne reconnaissant pas la valeur de phonétique de l'un des constituants, valeur que notre connaissance de l'ancienne prononciation du chinois nous permet d'affirmer; M. K. oppose

1) Cf. Hu Shib, *The development of the logical method*, p. 171. Hou Che avait d'ailleurs eu des précurseurs, auxquels Chavannes s'est rallié, au moins temporairement, en disant que le *Tcheou li* semble avoir été une „utopie rétrospective” composée sous Wang Mang, au début du I<sup>er</sup> siècle de notre ère (*B.E.F.E.-O.*, III, 237).

ainsi un grand nombre d'exemples probants aux analyses données naguère par le P. Wieger et par M. Courant. D'autre part, l'école de M. Conrady a soutenu qu'en règle générale la „soi-disant partie phonétique du caractère” était choisie de manière à indiquer également le sens. M. K. s'élève contre cette théorie (à laquelle j'accorderais dans le détail encore moins que lui), et montre que, si souvent une phonétique paraît jouer en même temps un rôle sémantique, c'est qu'il s'agit à proprement parler soit d'un même mot, soit de mots appartenant à une même racine, et qui ont été différenciés après coup graphiquement par l'addition ou le changement de la „clef”. C'est bien là, selon moi, la bonne voie; les exemples que cite M. K. pourraient être aisément multipliés, et c'est par le biais de cette étude à la fois graphique et phonétique que nous arriverons à connaître dans une certaine mesure la morphologie ancienne du chinois, et à faire avec quelque sécurité de l'étymologie chinoise. Prenons un exemple, que j'ai déjà cité dans mes cours. M. K. note (p. 220) que, contrairement aux explications du P. Wieger, 弋 *yi* (\**ʔək*) est phonétique dans 式 *che* (\**ʃiək*); M. K. a certainement raison; encore est-il qu'on ne voit pas jusqu'ici la raison pour laquelle \**ʔək* a été choisi comme phonétique pour un mot aussi différent de lui comme initiale, et alors qu'à première vue il n'y a pas entre les deux mots un rapport de sens qui les fasse naturellement ramener, au point de vue linguistique et non graphique, à une même étymologie. Mais il y a des cas plus clairs. M. K., après le mot 式 *che*, cite 釋 *che* (\**ʃiək* et \**ʃiäk*), „expliquer”, où il reconnaît à bon droit un élément phonétique 睪 *yi* (\**ʔäk*). Seulement si nous rapprochons de ce *che*, „expliquer”, des mots de même „phonétique” comme 驛 *yi* (\**ʔäk*), „transmission par relais postal”, 譯 *yi* (\**ʔäk*), „traduire”, 釋 *yi* (\**ʔäk*), „dévider, expliquer”, nous constatons entre ces mots de même phonétique une réelle parenté sémantique. Sont-ils pour cela

des mots qui, selon la théorie de l'école de M. Conrady, comportent une phonétique choisie exprès pour exprimer à la fois le son et le sens? Je ne le crois nullement. Il est clair pour moi que dans *che* (\*šĭäk) et *yi* (\*ĭäk), nous n'avons que des aspects différents d'une même racine; *che*, „expliquer”, et *yi*, „expliquer”, ne sont pas seulement voisins par le sens et apparentés par l'écriture; il s'agit bien, au point de vue étymologique, au point de vue linguistique, de deux mots de même origine. Aussi frappant est le cas de 失 *che* (\*šĭēt), „perdre”, qui se prononce aussi dans quelques cas *yi* (\*ĭēt), en face de 佚 *yi* (\*ĭēt), „être perdu”; ici encore les deux mots, au point de vue étymologique, sont de même racine. D'autre part, *che* (\*šĭäk) est à *yi* (\*ĭäk) exactement ce que *che* (\*šĭēt) est à *yi* (\*ĭēt). Ce ne peut être là un hasard. Il faut que les racines, suivant la nature des mots ou leur rôle dans la phrase, aient été autrefois susceptibles de se différencier de façons diverses, préfixes (?), infixes (?), suffixes (?), sonorisations, changements vocaliques, dont le détail nous échappe encore, mais qui, au moment où l'écriture s'est constituée, ne suffisaient pas en général à faire reconnaître la parenté fondamentale de mots appartenant à une même racine. Je ne veux pas dire que cette parenté soit toujours demeurée alors consciente et qu'on n'ait jamais écrit avec des phonétiques différentes des mots qui étaient étymologiquement apparentés. Et il est bien clair aussi que des caractères ont été empruntés à titre de pures phonétiques pour noter des homophones ou quasi-homophones qui, ni par le sens ni par l'étymologie réelle, n'avaient rien à voir avec eux. Il n'en reste pas moins que l'étude des phonétiques permet de reconnaître des parentés étymologiques que nous ne pourrions déterminer autrement, et d'opérer sur des séries comparables entre elles. C'est en ce sens que l'étude amorcée par M. K. dans le pré-

sent article me semble orienter la recherche vers un terrain particulièrement fécond<sup>1)</sup>.

11<sup>o</sup> (pp. 222—234) Agnes E. MEYER, *A Chinese primitive*. — Etude, avec une reproduction, d'une peinture de paysage appartenant à l'auteur, qui y voit un original du grand calligraphe Wang Hi-tehe (321—379)!

12<sup>o</sup> (pp. 235—273) O. NACHOD, *Die ersten Kenntnisse chinesischer Schriftzeichen im Abendlande*. — Dans cet article très documenté et accompagné de facsimilés, M. N. étudie les trois plus anciens documents en caractères chinois (en fait, d'origine japonaise) qui aient été reproduits en Europe; ils se trouvent dans les *Cartas* des missionnaires jésuites éditées à Coïmbre en 1570<sup>2)</sup>. Après cette discussion minutieuse, M. N. passe aux quelques caractères chinois reproduits dans les ouvrages d'Ortelius (1584), de Mendoza (1585) et de Duret (1613). L'article se termine par des remarques sur les plus anciens dictionnaires et grammaires japonais et chinois dûs à des Européens<sup>3)</sup>; pour la Chine, M. N. rappelle les diction-

1) Je parlerai dans un prochain numéro de l'*Analytic Dictionary of Chinese and Sino-Japanese* de M. Karlgren; l'Introduction expose plusieurs idées ou théories qui se rattachent aux problèmes que j'effleure seulement ici, et qui méritent une discussion plus minutieuse.

2) Le dépouillement de l'exemplaire de la Bibl. Nat. de Paris est donné dans Cordier, *Bibl. Japonica*, col. 54—58, mais sans qu'une mention soit faite des documents en caractères chinois (d'après mes notes, la 15<sup>e</sup> lettre de la collection doit être du 23 nov. 1555, non du 23 septembre comme le dit M. Cordier). L'exemplaire de Göttingen utilisé par M. N., imprimé aussi à Coïmbre en 1570, est in-12 et non in-8, et comprend xviii + 676 ff., au lieu de xii + 606 + 1 que compte l'exemplaire de Paris. En 1921, Maggs Brothers vendaient (Cat. 403, n<sup>o</sup> 692, £ 52, 10 s.) un exemplaire in-8, 669 ff., Coïmbre, Antonio de Mariis, juillet 1570. Les rapports de ces divers états des *Cartas* ne m'apparaissent pas clairement.

3) Pour le Japon, M. N. s'appuie surtout sur le mémoire publié en 1905 par M. J. A. de Freitas, *Subsidios etc.* (cf. Cordier, *Bibl. Japon.*, col. 42). Je n'ai pas à ma disposition ce travail basé en grande partie sur des documents inédits. M. de Freitas est ou était alors fonctionnaire à la bibliothèque royale d'Ajuda, et un de mes élèves qui a vu son mémoire, M. Haguenaer, me dit qu'il y est fait un copieux usage de la collection de 60 volumes manuscrits intitulée *Jesuitas na Asia* qui est conservée dans cette bibliothèque.

naires du P. Martin de Rada (1533—1578) et de Mathieu Ricci, qui semblent perdus tous deux, et depuis longtemps. — P. 236: Aucun envoyé du roi de France n'a séjourné en Chine au XIII<sup>e</sup> siècle; d'autre part, l'usage de l'imprimerie n'était pas alors en Chine „presque millénaire”.

13<sup>o</sup> (pp. 274—279) J. NÉMETH, *A Turkish word in Curtius Rufus*. — Avant les découvertes récentes en Asie Centrale, M. Th. Nöldeke avait émis l'hypothèse que Carthasis, nom du frère du roi des Scythes d'au-delà du Syr Daria au temps d'Alexandre le Grand, pouvait être le turc *qarındaş*, „frère”. M. N. tente de justifier cette explication du point de vue des langues turques. Mais les Scythes d'au-delà du Syr Daria au temps d'Alexandre le Grand avaient les plus grandes chances de n'être pas des Turcs, et cela — dont M. N. ne dit rien — suffit pour que l'explication „turque” de Carthasis ne vaille pas qu'on s'y arrête jusqu'à plus ample informé.

14<sup>o</sup> (pp. 280—285) E. H. PARKER, *Ancient civilisations*. — Bref article très discursif, où l'auteur écarte avec raison les théories „babyloniennes” de Terrien de Lacouperie et du Rev. C. J. Ball sur les origines chinoises.

15<sup>o</sup> (pp. 286—297) A. VON ROSTHORN, *Die Hochburg von Zentralasien*. — Evocation de la région du haut Orkhon et des grands empires nomades qui y ont eu leur berceau ou leur capitale. L'article est surtout détaillé à propos du Karakorum des Mongols. — P. 295: Un nom de 興元閣 Hing-yuan-ko ne peut dater de 1256 et s'expliquer par „Pavillon des glorieux Aufstieges der Yuan”; en 1256 le nom dynastique de Yuan n'existait pas encore.

16<sup>o</sup> (pp. 298—366) Bruno SCHINDLER, *The development of the Chinese conceptions of supreme beings*. — M. S., qui s'est déjà oc-

cupé à plusieurs reprises de l'ancienne religion chinoise tant dans ses articles de l'*Ostasiatische Zeitschrift* que dans la première partie (seule parue) de son livre *Das Priestertum im alten China*, expose ici ses idées sur la nature et l'évolution des divinités suprêmes de la Chine ancienne, 皇天 Houang-t'ien, 后土 Heou-t'ou, 上帝 Chang-ti, et même 道 Tao et 太一 T'ai-yi. L'étude de la religion chinoise est en train de se renouveler complètement par les travaux de sinologues plus ou moins rompus aux méthodes de l'histoire des religions et de la sociologie et qui ne veulent plus être simplement les traducteurs de l'explication chinoise traditionnelle. M. Conrady et ses disciples se sont engagés des premiers dans cette voie nouvelle, et ont groupé les faits en séries impressionnantes. Mais avant de tenir pour acquises beaucoup de leurs conclusions, je souhaiterais de les voir exercer une discrimination plus sévère dans le choix de leurs matériaux. M. S. cite souvent le *Chou king* et le *Tchou chou ki nien*; je ne puis comprendre qu'on ne spécifie pas toujours, en citant le *Chou king*, s'il s'agit d'un chapitre du texte moderne, qui est bien le *Chou king* connu sous les Han, ou au contraire du texte dit ancien, lequel est un faux de la fin du III<sup>e</sup> ou du début du IV<sup>e</sup> siècle <sup>1)</sup>. Et de même pour le *Tchou chou ki nien*. La découverte de l'ouvrage à la fin du III<sup>e</sup> siècle n'est pas douteuse, mais il semble bien que cet ouvrage ne nous soit pas parvenu sous la forme où il fut alors déchiffré; le *Tchou chou ki nien* actuel a toute l'apparence d'une reconstruction arbitraire postérieure aux Song et du même ordre que le *Che lieou kouo tch'ouen ts'ieou* par exemple; en invoquant le *Tchou chou ki nien*, on devrait donc toujours dire s'il s'agit d'un passage connu par le seul texte actuel, qui est suspect, on au contraire de quelqu'une des très nombreuses

1) La façon dont M. S., dans la note 2 de la p. 315, parle du „old text” du *Chou king* donne à penser qu'il ne sait pas bien comment le problème se pose. En fait il n'en est rien dit dans ses remarques sur le *Chou king* de *Das Priestertum im alten China*, I, 44—46.

citations qui nous été transmises par des ouvrages antérieurs aux Ming. De même encore le 古玉圖譜 *Kou yu t'ou p'ou* est cité parfois par M. S., qui se couvre ici des très nombreux emprunts faits à cet ouvrage par M. Conrady dans *Die chines. Handschr.-Funde . . . in Lou-Lan* (pp. 45 et ss., et surtout pp. 65—69). Mais le *Kou yu t'ou p'ou* n'a vraiment aucune autorité. M. Laufer (*Jade*, pp. 8—12) l'a déjà dit; toutefois M. Laufer considérait que le *Kou yu t'ou p'ou* était vraiment une œuvre des Song et dont Long Ta-yuan avait écrit la préface en 1176, encore que Long Ta-yuan soit mort selon toute apparence dès 1168 (cf. *Song che*, ch. 470, f<sup>o</sup> 6 r<sup>o</sup>)<sup>1</sup>). Mais aucun texte ancien ne mentionne l'ouvrage, ni n'apporte l'écho de l'exécution des planches par quatre artistes aussi fameux que Lieou Song-nien, Li T'ang, Ma Yuan et Hia Kouei. Un grand nombre de pièces reproduites ne peuvent de toute manière être antérieures aux Song, et il n'est pas exclu que ce prétendu ouvrage du XII<sup>e</sup> siècle dont nul n'avait entendu parler avant 1773 soit, non seulement dans ses prolégomènes, mais en totalité, un faux qui, lors de sa présentation aux commissaires de K'ien-long, n'était peut-être pas bien ancien. On est donc surpris de l'importance que nos confrères de Leipzig semblent lui attacher, au point que M. Conrady a reproduit à deux reprises d'après lui un 圭 *kouei* qui aurait été retrouvé dans le lit desséché de la rivière Tsi en 1054—1055<sup>2</sup>) et qui porte deux caractères de même type que ceux

1) En dépit de l'éditeur chinois de 1779, j'estime que la seule manière de sortir de cette difficulté serait de taxer d'erreur le texte de l'*Histoire des Song* qui place en 1168 la mort de Long Ta-yuan; mais, vu le contexte, cela ne paraît guère possible, et d'ailleurs les commissaires de K'ien-long ont montré que bien d'autres indications de ces prolégomènes sont inadmissibles. A la suite de MM. Bushell et Laufer, et avant d'y regarder de plus près, j'avais accepté la date de compilation de 1176 dans *T'oung Pao*, 1912, p. 439.

2) Cf. son travail *China* de la *Pflugk-Harttung's Weltgeschichte* (je ne l'ai pas, et le cite d'après Laufer, *Jade*, p. 11), puis dans *Die chines. Handschr.-Funde*, p. 45. Au moins dans ce dernier travail, M. Conrady parle du Fleuve Jaune, mais le texte à 濟河 Tsi-ho, ce qui doit viser la rivière Tsi comme l'ont admis Bushell (*The Bishop Collection*, I, p. 33) et M. Laufer (*Jade*, p. 10, où toutefois „Ts'i" est une inadvertance).

de la fameuse et non moins suspecte „Inscription de Yu”<sup>1)</sup>. Enfin,

1) Je ne veux naturellement pas dire par là que M. Conrady ait tenu ce *kouei* pour un monument authentique du temps de l'empereur Yu. Bien au contraire, il déclare expressément que ce *kouei*, qui, d'après le *Kou yu t'ou p'ou*, portait une inscription de la période *k'ai-guan* (713—741), fut sans doute fabriqué en ce même temps pour une offrande au Fleuve Jaune. Mais il ajoute que cette offrande du VIII<sup>e</sup> siècle avait dû être faite d'après une tradition ancienne, et que son inscription décorative était „uralt oder doch einer uralten Vorlage nachgebildet”. C'est ici que je ne puis le suivre. Aucun texte ne dit rien de la découverte de 1054—1055; or, d'après le *Kou yu t'ou p'ou*, on aurait trouvé deux *kouei* à peu près semblables, et chacun était renfermé dans un énorme vase de bronze pesant plus de cent livres chinoises et dont les flancs portaient des inscriptions du même type que les deux caractères des deux *kouei*; il est invraisemblable que les grands épigraphistes des Song et même que les annales soient restés muets sur cette trouvaille sensationnelle. D'autre part le *Kou yu t'ou p'ou* (I, 2 r<sup>o</sup>) dit que les caractères de ces *kouei* sont tout à fait semblables à ceux de la „stèle de Keou-leou du roi Yu” (觀其書法與禹王峒嶼碑字一同); on sait que c'est là le nom d'une inscription qui aurait soi-disant existé très anciennement sur le mont sacré Heng-chan au Hou-nan, et dont l'auteur n'aurait été autre que Yu le Grand (c. 2000 av. J.-C.). Je ne veux pas insérer ici en note toute une dissertation sur cette inscription; c'est cependant là un sujet qu'il faudra bien reprendre quelque jour. Les anciens travaux énumérés dans *Bibl. Sin.*<sup>2</sup>, col. 681—682, sont sans valeur critique, et la dernière étude parue, celle de M. Haenisch (*Mitt. d. Sem. f. or. Spr.*, VIII [1905], *Ost. St.*, 293—303), intéressante parce que l'auteur est allé sur place au Heng-chan, est une œuvre de jeunesse faussée par des méprises que notre confrère serait sans doute aujourd'hui le premier à corriger. Que dans le passé Amiot, Hager, Klaproth, voire Medhurst et Gardner aient pris l'inscription de Yu au sérieux, les conditions où ces précurseurs ont dû travailler l'expliquent suffisamment. Mais Legge (*Ch. Cl.*, III, *Proleg.*, 66—73), malgré des inexactitudes de détail, a déjà dénoncé, à la suite de bons archéologues chinois, le caractère apocryphe du monument, et je suis surpris que M. Hirth en 1908 (*The Ancient History of China*, p. 90), ou M. Laufer en 1912 (*Jade*, p. 11), ou M. Schindler en 1918 (*Ostasiat. Zeitschr.*, VI, 262, 264, 266) voient encore là une inscription „of very ancient date” ou „doubtless ancient”, encore qu'associée à tort au souvenir de l'empereur Yu. Si on reprend l'ensemble des textes, tant avec le *Kin che ts'ouci pien* ou le *Kin che so* qu'avec les chapitres consacrés au Heng-chan dans le *T'ou chou tsi tch'eng* (Chan-tch'ouan-tien, ch. 163—168) et surtout au moyen du **湖南通志** *Hou nan t'ong che* (de préférence dans l'édition de 1885, ch. 259, ff. 1—14), on constate qu'il y avait dès les Han une vague légende sur un écrit que Yu aurait obtenu au Heng-chan; que peu à peu cette légende évolua dans le sens d'une inscription sur paroi de rocher que Yu y aurait fait graver; que sous les T'ang, sous les Song du Nord, et sous les premiers empereurs des Song du Sud jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, on chercha en vain cette inscription, si bien que les épigraphistes du XII<sup>e</sup> siècle ne la mentionnent même pas; enfin qu'en 1212 un certain **何致** Ho Tche (*tseu* 子 — Tseu-yi) prétendit l'avoir découverte et calquée, mais nul que lui ne vit jamais l'original. Les répliques gravées d'après le „calque” de Ho Tche disparurent à leur tour jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, et c'est peu après que, grâce principalement à Yang Chen, les répliques se multiplient avec le „déchiffrement”, d'ailleurs

et toujours au point de vue des sources, M. S. donne de longues listes de formes „archaïques” d'après le **六書通** *Lieou chou t'ong* et le **篆字彙** *Tchouan tseu houei*, qui sont deux ouvrages assez peu autorisés de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle; mais mieux vaudrait prendre les formes que nous pouvons vraiment contrôler par les monuments, et en tenant grand compte de celles qui ont été fournies depuis vingt ans par les os et écailles inscrits du Honan <sup>1</sup>).

parfaitement fantaisiste, que Yang Chen a donné. Même à admettre (ce qui n'est pas encore certain) que les répliques du XVI<sup>e</sup> siècle soient bien inspirées du texte de Ho Tche, ou voit qu'à la date où la composition du *Kou yu t'ou p'ou* est censée se placer, c'est-à-dire avant 1179, on n'avait encore aucune connaissance des caractères de „la stèle de Keou-leou du roi Yu”, auxquels les caractères des deux *kouei* sont déclarés ressembler et ressemblent d'ailleurs réellement. Il suit de là que le *Kou yu t'ou p'ou* n'a pu être compilé qu'après 1212; je ne serais même pas surpris que ce recueil de faux fût beaucoup plus récent. En réalité, il ne nous est parvenu, pour autant que je sache, aucun ouvrage ancien de quelque importance au sujet des objets en jade. De ceux que cite M. Laufer, *Jade*, p. 8—12, le *K'ao kou t'ou* contient effectivement au ch. 8 des objets intéressants, mais très peu nombreux (13 en tout; ils provenaient de la collection de **李伯時** Li Po-che, comme l'ont noté MM. Bushell et Laufer; j'ajouterai que ce Li Po-che n'est autre que le grand peintre Li Kong-lin, surnom Po-che, appellation Long-mien, mort au début du XII<sup>e</sup> siècle; par erreur sans doute, le **漢籍解題** *Kanseki kaidai*, p. 642, indique ces objets comme reproduits dans le *Po kou t'ou lou*). Le **古玉圖** *Kou yu t'ou* de 1841 (*Jade*, p. 8) se confond à peu près sûrement avec le **集古玉圖** *Tsi kou yu t'ou* de même date (*ibid.*, p. 12); cet opuscule est dû à un écrivain connu et dont la collection littéraire nous est parvenue, **朱德潤** Tchou Tö-jouen (T. 澤良 Tsō-min; 1294—1365); mais les objets reproduits ne méritent pas tous créance. Pour le *Kou yu t'ou p'ou* lui-même, M. Laufer (*Jade*, p. 10 et 13) dit qu'en 1889 Wou Ta-tch'eng, auteur d'un excellent ouvrage sur les jades anciens, mentionne le *Kou yu t'ou p'ou* dans sa préface et le réfute parfois dans le corps de son livre. Mais je n'ai trouvé dans le corps de l'ouvrage de Wou Ta-tch'eng aucune allusion au *Kou yu t'ou p'ou*. La préface seule le nomme peut-être, quand il est question du **宣和古玉圖** *Sian houo kou yu t'ou*. Mais qu'on interprète ce titre par „*Kou yu t'ou* du [palais] Sian-houo” ou par „*Kou yu t'ou* de [la période] *sian-houo* (1119—1125)”, on n'a là qu'approximativement le titre du *Kou yu t'ou p'ou*, et surtout palais ou période nous laissent toujours sous les Song du Nord et à K'ai-fong-fou, au lieu que la collection décrite est censée avoir été réunie sous les Song du Sud et à Hang-tcheou. Je ne comprends donc pas bien ce que Wou Ta-tch'eng a voulu dire, mais je considère comme invraisemblable que le *Kou yu t'ou p'ou* ait été compilé au XII<sup>e</sup> siècle, que ce soit à Hang-tcheou ou à K'ai-fong-fou.

1) Les travaux faits sur les anciens caractères par **吳大徵** Wou Ta-tch'eng

M. S. insiste beaucoup sur le caractère anthropomorphique des anciennes divinités chinoises; ses analyses développent les remarques déjà faites sur le même sujet par M. Conrady et aussi par M<sup>GR</sup> N. Söderblom <sup>1</sup>). Tout cela se lit avec beaucoup d'intérêt. Parfois le raisonnement achoppe. Ainsi, p. 305, M. S. dit que „the divinity of Heaven apparently is the personification of the sun. Even if this interpretation should be open to doubts, the sign 旻 *min* = sun + cloud-ornament proves unmistakably that the celestial and the solar deities are considered equivalent”. Oui; mais si *min* n'était pas „soleil + ornement de nuage”? Or je crois précisément, et M. Karlgren aussi <sup>2</sup>), que, dans 旻 *min*, l'élément 文 *wen* est purement phonétique. Le totem apparaît aussi peut-être plus fréquemment dans l'article que l'état des recherches sur l'ancienne religion chinoise ne le justifie jusqu'ici, en particulier pour cette incertaine divinité 道 Tao que M. S. rapporte à la „Chine du Sud” (p. 357) <sup>3</sup>).

17<sup>0</sup> (pp. 366—374) Sir Aurel STEIN, *Central-Asian relics of China's ancient silk trade*. — C'est mot pour mot le même article

---

(1834—1902) ou 孫詒讓 Souen Yi-siang (1848—1908), ceux que poursuivent aujourd'hui MM. Lo Tchen-yu et Wang Kouo-wei ne peuvent pas être traités avec dédain ou par prétérition. M. S. ne cite qu'une fois Wou Ta-tch'eng (p. 301), à propos de 天 *t'ien*, mais c'est de seconde main et à travers M. Hopkins; et Wou Ta-tch'eng a peut-être tort dans l'espèce; mais M. Hopkins s'était bien gardé de dire qu'une opinion soutenue par Wou Ta-tch'eng et M. Lo Tchen-yu était „from a palaeographic point of view, untenable”.

1) *Das Werden des Gottesglaubens*, Leipzig, 1916, in-8; un certain nombre de notes y sont de M. Conrady.

2) *Analytic Dictionary of Chinese and Sino-Japanese*, Paris, Gauthner, 1923, in-8, p. 370.

3) P. 316 et 317: Tcheng Hiuan est le même que Tcheng K'ang-tch'eng. — P. 325:

*Lire*: Si-men Pao. — P. 339: „It is *Shang-ti* who is not changing”. Mais le texte (惟上帝不常) dit juste le contraire (cf. Legge, *Ch. Cl.*, III, 198: „[The ways of] God are not invariable”), et par suite la contradiction signalée en note disparaît. — P. 359: Je ne vois pas de pensée monothéiste dans la phrase de Mencius: „Le ciel n'a pas deux soleils; le peuple n'a pas deux rois”. Le même propos, sans signification monothéiste, est prêté beaucoup plus tard à Gengis-khan.

que Sir A. S. a également donné au *T'oung Pao*, où nous l'avons publié avec mes notes additionnelles (*T'oung Pao*, 1920/1921, 130—141).

18<sup>o</sup> (pp. 375—399) R. STÜBE, *The bear-cult and the dramatic plays of the Maniza in North-Western Siberia*. — On sait l'importance du culte de l'ours à travers toute la Sibérie et jusque chez les Aïnou. M. S. étudie ici les représentations dramatiques dont ce culte est l'occasion chez des peuplades du bas Obi. Il se sert pour cela d'un travail russe de Gondatti (1888) et d'un travail allemand de A. Kannisto (1906).

21<sup>o</sup> (pp. 400—408) Zoltán v. TAKÁCS, *Early Chinese writing as a source of Chinese landscape painting*. — Le titre est un peu trompeur. L'auteur, en s'appuyant sur les travaux de Chalfant, du P. Wieger, de M. Schindler, a seulement voulu montrer qu'un certain sentiment de la nature a inspiré les Chinois dans la constitution des caractères symboliques (il ne s'agit pas ici des caractères purement pictographiques) de leur écriture <sup>1</sup>).

22<sup>o</sup> (pp. 409—416) E. A. VORETZSCH, *Der Wu-tschuan-ting*. — On connaît sous le nom, d'ailleurs douteux, de 無專鼎 Wou-tchouan-ting <sup>2</sup>) un vase tripode ancien comportant une inscription de 93 ou 94 caractères, et qui est conservé dans le temple bouddhique de l'île 焦山 Tsiao-chan du bas Yang-tseu, l'île d'argent des Européens. Il y a à son sujet toute une littérature indigène, et des traductions de l'inscription ont été publiées antérieurement par Bushell et par Petrucci <sup>3</sup>). M. V., qui a examiné personnellement

1) M. Schindler a ajouté (pp. 640—641) quelques remarques au sujet du travail de M. T.

2) Ce nom est donné d'après l'inscription du vase, mais le déchiffrement même des caractères qui le constituent est incertain.

3) M. V. n'a pas connu cette traduction de Petrucci, parue dans *J. A.*, 1916, I, 44—56.

le vase, tente de montrer qu'il ne peut remonter au IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère et doit être une falsification, peut-être d'ailleurs assez ancienne; une nouvelle traduction de l'inscription, due à MM. Schindler et O. Mänchen-Helfen, est jointe à son article. L'argumentation de M. V. n'était pas décisive, et c'est ce qu'a immédiatement montré dans le *Burlington Magazine* de septembre 1923 (pp. 118—124) le D<sup>r</sup> W. Perceval YETTS, qui lui aussi a vu le bronze en question, et publie à son tour une traduction nouvelle de l'inscription due à M. Hopkins. Certaines difficultés subsistent néanmoins.

23<sup>o</sup> (pp. 417—420) A. WALEY, *On the criticism, collection, purchase and handling of pictures*. — Ces quatre pages sont agréablement traduites par M. W. d'après le ch. 2 du 歷代名畫記 *Li tai ming houa ki* de 張彥遠 Tchang Yen-yuan <sup>1)</sup>, lequel est de 847. Tchang Yen-yuan y épanche son cœur de collectionneur <sup>2)</sup>.

24<sup>o</sup> (pp. 421—455) M. WALLESER, *The life of Nāgārjuna from Tibetan and Chinese sources*. — M. W. est aujourd'hui au premier rang de ceux qui, pour mieux connaître les doctrines et l'histoire du bouddhisme, font largement appel aux textes tibétains et chinois. Il s'attache dans le présent article à extraire des sources tibétaines et chinoises ce qu'on peut savoir sur une personnalité très célèbre, mais mystérieuse au point que son existence même prête à quelque doute, à savoir Nāgārjuna, celui que la tradition considère comme le fondateur du système *mādhyamika*, ou „doctrine moyenne”.

Le travail de M. W. est plein d'informations précieuses (par

---

1) Et non 張彥原 Tchang Yen-yuan comme l'article dit par inadvertance.

2) 近於成癖 ne signifie pas „recently, since my illness” (p. 419), mais „[mon amour de la calligraphie et de la peinture] devient presque maladif”.

exemple pp. 437—438 sur les divers états du *Lañkāvātāra*), mais les résultats auxquels il aboutit sont plutôt d'ordre négatif. Tout au plus, un des raisonnements de M. W. l'amenant à placer éventuellement Nāgārjuna au III<sup>e</sup> siècle de notre ère (p. 423), ajoute-t-il que ce n'est pas invraisemblable „having regard to other reports of his co-existence with the kings Kaniska and Śātāvāhana”. Je serais plutôt pour Nāgārjuna en faveur de la fin du II<sup>e</sup> siècle, et encore en ne tenant pas compte d'un synchronisme avec Kaniska qui descendrait difficilement aussi bas. La question, pour être reprise, demanderait une discussion très minutieuse. Il ne me semble pas que M. W. ait utilisé toutes les sources accessibles. C'est ainsi que du texte tibétain nommant Nanda comme disciple direct de Nāgārjuna (p. 432), il eût valu de rapprocher le passage de Yi-tsing où on rencontre la même tradition <sup>1)</sup>. Le problème du 付法藏因緣傳 *Fou fa tsang yin yuan tchouan* <sup>2)</sup> et des listes de patriarches eût apparu plus exactement à M. W. (pp. 540—451) s'il se fût reporté à l'article publié en 1911 par M. Maspero <sup>3)</sup>. Un certain nombre de références concernant Nāgārjuna sont groupées sous l'année 213 dans le 佛教大年表 *Bukkyō dainempyō* de M. Mochizuki. Enfin le *Mañjuśrīmūlatantra*, dont M. W. se demandait encore si ce n'était pas un faux de pure origine tibétaine et assez tardif (p. 440), prend une autre valeur maintenant que le texte sanscrit en a été retrouvé et édité dans l'Inde <sup>4)</sup>.

1) Cf. Chavannes, *Les religieux éminents*, p. 102.

2) M. W. se trompe en écrivant 傳 et transcrivant *fou* le dernier caractère de ce titre.

3) *Sur la date et l'authenticité du Fou fa tsang yin yuan tchouan*, dans *Mélanges Sylvain Lévi*, Paris, 1911, in-8, pp. 129—149. Le nom de „Kekaya” indiqué par M. W. à la suite de M. Takakusu pour l'un des traducteurs de 472 est sans autorité. Pour l'autre traducteur T'an-yao, cf. *J. A.*, 1914, II, 381, en tenant compte aussi de *T'oung Pao*, 1923, 245 et 246.

4) L'édition du texte sanscrit, due à M. T. Gaṇapati Sāstrī, fait partie de la Trivandrum Sanskrit Series; elle s'appuie sur un manuscrit acquis en 1909 près de Padmanabhapuram; le titre en est *Āryamañjuśrīmūlakalpa*. Le premier volume a paru en 1920, le second il y a quelques mois, le troisième est sous presse. Un autre manuscrit a été

Quelques remarques de détail: Pp. 422, 429, 442: M.W. comme l'a fait encore M. Grünwedel dans ses *84 Zauberer* (p. 162), continue d'écrire *ghanṭā*; mais est-ce que *gandī* n'est pas préférable? — P. 443—444: La traduction du texte chinois n'est pas toujours exacte. — P. 447: „seven precious receptacles”; 七寶藏 *ts'i-pao-tsang* serait plus normalement „trésor [contenant] les sept [sortes de] bijoux”.

25° (pp. 456—559) A. WEDEMEYER, *Schauplätze und Vorgänge der chinesischen Geschichte gegen Ausgang des dritten und im zweiten Jahrtausend vor Christus*. — M. W., dans le gros mémoire dont nous n'avons ici que la première partie, a voulu faire sur la Chine archaïque de l'an 2000 avant notre ère une enquête de géographie politique; elle l'a amené, dit-il, à des conclusions analogues à celles que M. Schindler a atteintes en partant de l'histoire religieuse. En tout cas, M. W. tient cette période pour vraiment historique: „Yao, Shun und Yü sind bestimmte geschichtliche Persönlichkeiten; die Ueberlieferung hat ihr gegenseitiges Verhältnis im wesentlichen richtig bewahrt”. Le travail de M. W. représente un effort considérable, et consciencieux, et digne de respect. Je ne puis dire qu'il me convainque. Trop de matériaux disparates entrent dans la construction. Et je me refuse à accepter le 路史 *Lou che* du XII<sup>e</sup> siècle comme une source autorisée pour des événements déjà vieux alors de plus de 3000 ans.

26° (pp. 560—574) FR. WELLER, *Kleine Beiträge zur Erklärung*

---

retrouvé par M. S. Lévi au Népal. Même avant ces découvertes, M. W. eût pu s'apercevoir que le *Mañjuśrīmūlatantra*, la part faite d'interpolations toujours possibles, n'était pas dans l'ensemble un texte si récent ni exclusivement tibétain. Contrairement à ce qu'il a cru, il y en a en effet une traduction chinoise, faite aux environs de l'an 1000 et déjà identifiée dans le *Catalogue* de Nanjiō (n° 1056); en outre, un chapitre au moins (Nanjiō, n° 1054) avait été traduit en chinois dès le VIII<sup>e</sup> siècle. Un article de M. Pizyluski sur l'ouvrage sanscrit et ses traductions est sous presse dans le *B.E.F.E.-O.*

*Fa hsiens.* — Je pense revenir sur ces gloses dans un travail dont la nouvelle traduction de Fa-hien due à M. H. Giles me fournit l'occasion. En attendant, voici très brièvement mon opinion sur les quelques passages étudiés par M. W. :

P. 560—562: L'explication de 足趺 *tsou-fou* par „pied”, proposée par M. W., serait plus satisfaisante que celle de Legge et de M. Giles; mais il s'agit d'une statue, et 趺 *fou* est le nom usuel de son socle ou piédestal; j'estime qu'il s'agit ici de la hauteur du socle.

P. 562—563: 蒲那 P'ou-na doit bien être la Yamunā (mais il y a sûrement quelque erreur dans l'exemple 都波羅門 Tou-po-lo-men = Taprobane cité d'après Schlegel).

P. 563—566: Je suis d'accord avec M. W., mais en supprimant son „(und)” de la p. 565.

P. 566—572: Pour le récit de la crémation de l'arhat à Ceylan, M. W. ne me paraît pas avoir beaucoup mieux compris que ses prédécesseurs. Mais il faudrait toute une discussion pour le montrer; j'y reviendrai ailleurs.

P. 572—574: Tout ce paragraphe sur 闍維 *chö-wei* qui serait *śava* et non une forme prâcrite répondant au pâli *jhāpita* est à supprimer; c'est l'ancienne équivalence à *jhāpita* qui est juste.

27<sup>o</sup> (pp. 575—612) C. E. WILSON, *The wall of Alexander against Gog and Magog; and the expedition sent out to find it by the Khalif Wāthiq in 842 A.D.* — De tout ce mémoire, il résulte avec évidence que beaucoup des équivalences adoptées par De Goeje dans *De Muur van Gog en Magog* sont arbitraires ou décidément erronées, mais la discussion de M. W., qui veut chercher le „rempart” vers le Baïkal, est entachée d'étranges erreurs. C'est une pure légende que Māni soit allé au III<sup>e</sup> siècle propager sa doctrine jusqu'aux frontières de Chine (p. 601), et il n'y a pas dans le bassin de l'Orkhon

d'inscriptions du VIII<sup>e</sup> siècle en persan (*ibid.*). On sait aujourd'hui que Nūšajān, Barsajān, etc. (p. 603), sont fautifs pour Barskhān. Je crois bien que l'étymologie d'„ogre” par le nom des Ouigours (p. 612) est abandonnée, et qu'on explique „ogre” par l'Orcus classique.

28<sup>o</sup> (pp. 613—619) Z. L. YIH, *Introduction to Mo-tzu (Philosopher Mo)*. — Exposé très succinct des idées principales de Mo Ti.

29<sup>o</sup> (pp. 620—643) *Miscellanies*. Le premier et le plus important de ces „mélanges” est constitué par la première partie d'un travail de M. Fr. WELLER, *Ueber den Aufbau des Pātikasuttanta*; M. W. étudie ici le texte pāli; la seconde partie doit être consacrée au chapitre correspondant du *Dirghāgama* chinois. A la p. 642, M. W. propose une conjecture sur *Dīvyāvadāna* 373, 15.

Je dois en outre dire un mot de la pl. IX, qui fait suite à la p. 642. On a vu que le 11<sup>e</sup> mémoire du volume était consacré à un article de M<sup>me</sup> A. E. Meyer sur une „peinture de Wang Hi-tche” qui lui appartient. Pour lui faire pendant, l'éditeur du volume, donc M. Schindler, donne ici une planche qu'il intitule „Calligraphy of Wang Hsi-chih”, et qualifie plus loin de „Writing exercises (in *ts'ao-shu*) attributed to Wang Hsi-chih”; tout au plus admet-il que ce „precious handwriting” „may be an original or copy”. Or il s'agit, comme M. Schindler le dit lui-même, d'un bout de papier retrouvé par M. Sven Hedin à Leou-lan, au Nord-Est du Lob-nor, et publié par M. Conrady, *Die chines. Handschr.- u. sonst. Klein-funde Sven Hedins in Lou-lan* (p. 111 et pl. XXXVI). M. Conrady avait baptisé ce papier „exercice d'écriture”, sans spécifier autrement, et sans d'ailleurs qualifier de même le fragment 25, 1 (p. 104 et pl. XXVIII), qui semble cependant inséparable de celui-ci. Assurément ce texte en cursive n'est pas d'un déchiffrement facile, et je

n'entreprendrai pas à ce sujet un travail que certains érudits chinois sont préparés à faire plus vite et mieux. Des parties sont néanmoins fort lisibles, qui montrent qu'il s'agit de notes se suivant dans un ordre chronologique, journal ou récit d'événements locaux. Et il y a un nom de lieu précis, que M. Conrady a lu correctement, encore qu'il dise ne pouvoir l'identifier, à savoir 姑臧 Kou-tsang. Mais Kou-tsang est bien connu; c'est là le nom donné depuis les Han à la région de 凉州 Leang-tcheou du Kan-sou. Nous avons affaire là, comme presque toujours en pareil cas, à un document intéressant l'Asie Centrale, écrit par des Chinois d'Asie Centrale. C'est pure fantasmagorie d'y chercher un autographe — ou même la copie d'un autographe — d'un écrivain célèbre qui vivait au IV<sup>e</sup> siècle vers les bouches du Fleuve Bleu, et d'imaginer qu'autographe ou copie soit allé se perdre dans la région excentrique du Lob-nor pour reparaitre au début du XX<sup>e</sup> siècle entre les mains d'un voyageur européen.

30<sup>o</sup> (pp. 644—705) O. NACHOD, *Bibliography of Japan for 1914*. — M. N. donnait depuis longtemps une bibliographie annuelle des travaux japonais ou concernant le Japon dans les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* publiés à Berlin par la maison Weidmann. La publication de la collection a cessé en 1916 avec le vol. 36, qui porte sur 1913. M. N. reprend ici ce très utile dépouillement. Espérons que les circonstances lui permettront de le mettre à jour et de le poursuivre. A noter dans ses analyses la juste réfutation (pp. 669—670) de l'assertion bizarre, due à Le Quien et que le P. de Moidrey a reproduite à la suite du P. Brou selon laquelle un dominicain français appelé Guillaume aurait été évêque du Japon au XIV<sup>e</sup> siècle <sup>1)</sup>; l'histoire repose sûrement sur une méprise.

1) J. de Moidrey, *La hiérarchie catholique en Chine, en Corée et au Japon (1307—1914)* [*Variétés Sinolog.*, n<sup>o</sup> 38], Changhai, 1914, in-8; travail de pionnier, forcément erroné parfois, mais très précieux.

Tel est ce premier volume de l'*Asia Major*, dédié à M. Hirth. Quoique la revue soit éditée en Angleterre, la direction en est allemande, et beaucoup des articles sont écrits en allemand ou traduits de l'allemand. Et cependant, en ce qui concerne les études chinoises, la sinologie allemande n'est pas là au complet puisqu'on n'y trouve aucune contribution de M<sup>me</sup> A. Bernhardi ou de MM. F. W. K. Müller, O. Franke, Haenisch, Krause, Jäger, Herrmann, O. Fischer, Hackmann, E. Schmitt, etc. Mais qu'on joigne au présent volume cette autre „*Festschrift Hirth*” qu'est le VIII<sup>e</sup> volume de l'*Ostasiatische Zeitschrift*, et on aura le sentiment très vif qu'il existe aujourd'hui en Allemagne, et pour la première fois peut-être en ce pays, une pléiade de chercheurs qui veulent se consacrer à l'étude érudite de la Chine. Qu'ils soient les bienvenus. Le champ est si vaste qu'il y a large place pour tous les bons ouvriers.

---